

PASCAL ET LES JÉSUITES

Augustin Gretillat ¹

1. Numérisation 2003, d'après l'édition de 1894, par CR. Lorient

I

Le lecteur qui abordera cet essai d'étude historique pourrait bien être quelque peu déçu, s'il s'attend à y trouver des applications au temps présent et des allusions aux jésuites modernes. On n'y trouvera en effet, ni actualités, ni péroration.

Il n'est que trop vrai que la Société de Jésus, après avoir traversé durant trois siècles et demi les fortunes les plus diverses et les plus opposées, et survécu à toutes, se trouve être aujourd'hui encore une actualité toute brûlante, et l'événement paraît avoir donné raison à celui de ses auteurs qui, il y a déjà deux cents ans, la comparait au phénix.

Enfantée dans une heure d'enthousiasme et d'illumination, portée déjà par l'héroïsme de ses premiers fils jusqu'au bout du monde, voilà une Compagnie qui, par un mystère de sa nature, fut tour à tour ou tout ensemble, toute puissante et exécrée, parce qu'elle fut bientôt exécration ; siégeant au gouvernail des nations ; institutrice des hautes classes ; marquée au front depuis deux cents ans du double stigmate du ridicule et de l'infamie par un des plus grands et des plus saints génies de l'humanité ; excommuniée par le Saint-Siège dans le siècle passé, bannie de toutes les frontières catholiques comme une peste publique, réintégrée tôt après dans ses postes habituels et préférés, comme une de ces puissances qu'on hait et dont on ne peut se passer ; toujours persécutrice ou persécutée, toujours invisible et toujours présente et impérissable ; hôte des ténèbres, forte en fascinations et en complots, féconde en charmes et en blasphèmes ; en un mot l'incarnation moderne du serpent ancien. Quelle matière à réflexions, quel thème d'éloquence nous aurions là, si Pascal ne l'avait pas épuisé, ne laissant plus aux hommes de parti d'aujourd'hui que le plaisir de jeter le nom de jésuite comme une injure à la tête de leurs adversaires !

Eh bien ! de toutes les marques de vitalité serpentine qu'a données la Compagnie de Jésus, je n'en connais guère de plus frappante que la nécessité où s'est crue la Suisse de la proscrire en 1848 et en 1874, dans un article de sa Constitution, article plus durable à coup sûr que le 65¹ et moins élastique peut-être que le 27. Mais ce fait même nous dispense d'en

1. Abolissant la peine de mort

dire davantage ; car, comme la Constitution fédérale interdit les jésuites, nous devons admettre qu'en Suisse du moins, il ne doit plus y en avoir.

Cette étude sur Pascal comprendra deux parties principales. Dans la première, je considère en lui l'homme d'action, le vengeur public de la conscience, le Pascal militant, sous le titre inscrit en tête de cet article : *Pascal et les jésuites*. Une seconde partie, traitera des drames intérieurs de l'âme de Pascal ; nous considérerons en lui, en suivant d'ailleurs l'ordre chronologique des faits, le penseur et l'apologiste du christianisme ; cette seconde partie aura pour titre : *Pascal et Montaigne*.

II

Blaise Pascal naquit le 19 juin 1623 à Clermont en Auvergne. Son père, Etienne, homme honorable et instruit, appartenait à la magistrature ; sa famille, comme celle des Arnauld, également originaire de l'Auvergne, représentait bien une de ces races saines et fortes, dotées d'antiques traditions de foi et de moralité, et telles que la religion de l'Ancien Testament et la piété catholique ont pu en produire.

Les noms des deux sœurs de Pascal appartiennent à l'histoire. Gilberte, née en 1620, qui devint Madame Périer en 1641, a écrit la vie de son illustre frère, comme une sœur pouvait le faire ; et bien qu'elle n'ait ni osé ni voulu tout dire, observant dans le choix des faits une réserve qui lui était commandée par les circonstances et peut-être aussi par une prudence timide, elle a sauvé, de l'oubli les particularités les plus remarquables, et les plus célèbres grâce à elle, de l'enfance et de la vie intime du grand homme et du chrétien.

Jacqueline, née en 1625, devint religieuse de Port-Royal sous le nom de sœur Euphémie, et, en digne sœur de Pascal qu'elle était, elle a été rangée par les critiques modernes, les Cousin, les Vinet et les Sainte-Beuve, au nombre des grands caractères de l'histoire.

Voici le récit que nous fait Madame Périer, de la scène fameuse qui se passa entre Etienne Pascal et son fils, âgé de douze ans. On sait que le père voulait suivre à l'égard de Blaise la maxime très sage en éducation, et qui serait, encore bonne à méditer aujourd'hui, qu'il ne faut pas enseigner à l'élève toutes choses tout à la fois, et qu'il convient de *tenir toujours*

l'enfant au-dessus de son ouvrage. C'est pour cette raison qu'il lui avait interdit absolument l'étude des mathématiques, en se contentant de lui dire, pour tromper sa curiosité à l'égard de cette science, que c'était le moyen de faire des figures justes.

« Cet esprit, continue Madame Périer, qui ne pouvait demeurer dans ces bornes, dès qu'il eut cette simple ouverture, que la mathématique donnait des moyens de faire des figures infailliblement justes, il se mit lui-même à rêver sur cela à ses heures de récréation ; et étant seul dans une salle où il avait accoutumé de se divertir, il prenait du charbon et faisait des figures sur des carreaux, cherchant des moyens de faire, par exemple, un cercle parfaitement rond, un triangle dont les côtés et les angles fussent égaux et autres choses semblables. Il trouvait tout cela lui seul ; ensuite, il cherchait les proportions des figures entre elles. Mais comme le soin de mon père avait été si grand de lui cacher toutes ces choses, il n'en savait pas même les noms. Il fut contraint de se faire lui-même des définitions ; il appelait un cercle un rond, une ligne une barre, et ainsi des autres. Après ces définitions, il se fit des axiomes, et enfin, il fit des démonstrations parfaites ; et comme l'on va de l'un à l'autre dans ces choses, il poussa les recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'*Euclide*². Comme il en était là-dessus, mon père entra dans le lieu où il était, sans que mon frère l'entendit, et il le trouva si fort appliqué qu'il fut longtemps sans s'apercevoir de sa venue. On ne peut dire lequel fut le plus surpris, ou le fils de voir son père, à cause de la défense expresse qu'il lui en avait faite, ou le père de voir son fils au milieu de toutes ces choses. »

Quand nous aurons dit qu'à l'âge de seize ans, Pascal avait composé un traité sur les coniques, qui fut jugé plus fort, dit sa sœur, que tout ce qui avait paru depuis Archimède ; qu'à l'âge de dix-huit ans il avait inventé la machine d'arithmétique, et qu'à l'âge de vingt-trois ans il avait parcouru le cycle entier des sciences exactes, quand nous aurons dit tout cela, nous aurons suffisamment justifié l'épithète « d'effrayant génie » qui lui a été donnée par Chateaubriand.

Nous ne ferons sur ces faits extraordinaires que deux ou trois réflexions.

2. Que l'angle extérieur d'un triangle est égal à la somme des deux angles intérieurs opposés, et que la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits.

La première, c'est que l'histoire nous a souvent montré les génies qui devaient être réellement féconds, Démosthène, Luther, Pascal, Jean-Jacques Rousseau, en lutte à leurs débuts soit avec les circonstances, soit avec leur propre nature, et c'est grâce sans doute à cette contrainte salutaire qui s'est attachée à leurs premiers efforts, qu'ils ont réussi à dégager et à déployer, comme ils l'ont fait, leurs forces captives. Prenons garde aux éducations trop faciles, et dirai-je, perfectionnées selon le dernier système. La meilleure, celle qui préparera le mieux à la vie réelle, sera toujours celle qui sollicitera le plus fortement l'initiative, qui formera, qui trempera le mieux le caractère. Le génie de l'homme, pareil au cerf-volant, demande, pour monter, une résistance à vaincre.

Voici ma seconde réflexion. Si Pascal a été un enfant prodige, et qu'on nous l'ait raconté, c'était bien ; mais Jésus-Christ n'a pas été un enfant prodige, du moins on ne nous l'a pas raconté, et ce fut mieux encore. Tout ce que nous savons de l'enfant de Nazareth, âgé de douze ans, c'est qu'il s'oublia, non pas sur la trente-deuxième proposition d'Euclide, mais dans la maison de Dieu son Père, et que là même, on le vit non pas enseigner, mais interroger ; puis, qu'il suivit docilement ses parents dans l'obscurité de Nazareth, où il leur resta soumis. Ne nous y trompons pas : voilà qui est plus beau, plus grand et plus glorieux encore aux yeux de l'esprit, que de composer un traité sur les coniques avant d'avoir achevé sa croissance ; et un historien qui a su se dominer assez lui-même pour ne nous raconter que cela, a bien mérité d'être appelé sacré.

Surtout n'envions pas les enfants prodiges : c'est une troisième réflexion ; car, à considérer ce qu'ils deviennent, on peut se demander s'ils ne sont pas plutôt des anomalies que des miracles de la nature. Ou bien, vous les verrez rejoindre pas à pas et tout en grandissant, le commun des mortels, comme le fit un professeur du temps de mes études, ancien *Wunderkind* lui aussi, et dont ses auditeurs disaient : *Das Wunder ist vorbei ; das Kind ist gebtieben* (Le prodige a disparu, l'enfant est resté) ; ou bien, s'ils tiennent tout ce qu'ils promettaient, la flamme consume l'enveloppe, la lame use le fourreau, et ce fut le cas de Pascal.

Félicitons-nous donc, et je m'adresse à tous ceux de mes lecteurs qui sont dans le même cas que moi, félicitons-nous d'avoir été des enfants

prodiges comme tout le monde ; d'avoir découvert la langue française à l'âge de trois ans, ce qui était prodigieux, et de n'avoir rien découvert depuis !

Ah ! j'allais oublier qu'à tous ses titres à la gloire, Pascal a ajouté celui d'être l'inventeur de la brouette et de l'omnibus. Il faut croire que la brouette n'est pas ce qu'un vain peuple pense, et que l'omnibus n'est pas chose si simple qu'il nous paraît, quand nous y entrons ; et probablement que les inventions les plus merveilleuses de toutes sont encore celles dont chacun s'étonne qu'elles aient été des inventions.

Outre son génie de création, Pascal était doué d'une mémoire si prodigieuse que, selon sa propre déclaration, elle n'avait jamais laissé fuir ce qu'une fois il avait saisi par le raisonnement. Et cette faculté, que souvent l'on affecte de dédaigner, et qui, en effet, développée à l'excès, écrase le génie chez les hommes médiocres, avait été le soutien de celui de Pascal.

Mais l'exercice continu de si hautes facultés, la contention d'esprit qui était résultée pour lui d'une application excessive, avait ruiné de bonne heure sa santé et pour toujours, et il disait quelquefois à ses amis que depuis l'âge de dix-huit ans, il n'avait pas passé un jour sans douleurs.

C'est ainsi que le savant faisait silencieusement place au chrétien, au patient, au martyr. « M. Pascal, raconte Mademoiselle Périer, sa nièce³, tomba dans ce temps-là (à la suite de l'invention de la machine arithmétique), dans un état fort extraordinaire, qui était causé par la grande application qu'il avait donnée aux sciences ; car les esprits étant montés fortement au cerveau, il se trouva dans une espèce de paralysie, depuis la ceinture en bas, en sorte qu'il fut réduit à ne marcher que sur des potences ; ses jambes et ses pieds devinrent froids comme du marbre, et on était obligé de lui mettre tous les jours des chaussons trempés dans de l'eau-de-vie pour tâcher de faire revenir la chaleur aux pieds. »

A l'âge de vingt-quatre ans, en 1617, Pascal étant venu à Paris pour consulter les médecins, reçut pour la première fois des impressions sérieuses de la religion. Ce fut sous l'influence des sermons de M. de Singlin, un des directeurs du monastère de Port-Royal, que, pour la première fois, il comprit que l'honnêteté naturelle qu'il avait toujours observée jusqu'alors

3. Fille de Madame Gilberte Périer, sœur de Pascal.

ne suffisait pas pour le salut, qu'il fallait sortir du monde et se consacrer à Dieu.

Malheureusement, ces termes prennent aussitôt pour les âmes pieuses, dans le catholicisme, un sens ascétique et monacal. Jésus-Christ a fait à son Père cette prière pour ses disciples : « Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. » Ni Port-Royal, ni Pascal ne comprirent jamais cette parole. Sans entrer lui-même dans le monastère, il engagea fortement sa sœur Jacqueline à le faire, ce qu'elle dut différer d'ailleurs devant l'opposition de son père, qui ne cessa qu'à la mort de celui-ci. A l'occasion d'une demande en mariage qui avait été adressée à cette époque à Jacqueline, Pascal déclara que ce mariage serait un déicide, et que le mariage était la plus basse et la plus dangereuse des conditions du christianisme.

Telle fut ce qu'on a appelé la « première conversion » de Pascal, qui ne fut pas, à vrai dire, une conversion, car nous savons qu'on ne se convertit pas deux fois. Après ces moments de grande ferveur, il retourna au monde, mais au vrai monde, et y resta plusieurs années. La circonstance où cela se fit, mérite d'être rapportée. Les médecins lui avaient ordonné du repos et des distractions. Il ne s'y livra d'abord qu'avec répugnance, redoutant dans cette voie des pièges pour son âme. Ses pressentiments ne se justifièrent que trop tôt et trop bien. L'ascétisme fit, bientôt place à la fureur des plaisirs et à la fougue d'une nature qui ne savait rien faire à demi. Il fréquenta pendant plusieurs années des sociétés de jeunes athées et de libertins de grande maison qui lui donnèrent les moyens de mener avec eux une existence fastueuse. Et lui qui avait été le premier à pousser Jacqueline dans le cloître, alors que son père s'y opposait, vit de fort mauvais œil qu'elle entrât à Port-Royal, dès qu'elle fut libre de le faire. Il se montra même malveillant et difficultueux, j'allais dire chicanier envers ses sœurs, et cela dans les matières où nous l'eussions le moins attendu, en affaires d'argent.

Ne craignons pas d'imiter l'Écriture Sainte en montrant tels qu'ils furent les grands hommes de Dieu, au risque même de nuire au prestige qui les environne. On a dit qu'il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre. La cause de Dieu n'a rien à cacher ; les Moïse, les Elie, les Paul et les Pascal ont été les premiers à nous apprendre qu'ils avaient les mêmes

infirmités que nous. S'ils ont atteint les sommets où nous les admirons de loin, c'est par la même grâce et les mêmes moyens que ceux qui sont à notre portée ; et en ceci, comme en toutes choses, eux-mêmes ont voulu que toute gloire revînt à Dieu seul.

Si dissipée toutefois que fut la conduite de Pascal à cette époque de sa vie et si dangereuses, les sociétés qu'il fréquentait, il demeure certain qu'il fut toujours préservé de chutes grossières, et qu'il s'arrêta au libertinage de l'esprit.

On lit dans le *Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal*, édité à Utrecht, en 1740, les lignes suivantes :

« M. Blaise Pascal ne put goûter la retraite de sa sœur, car il n'était plus le même qu'auparavant. Comme on lui avait interdit toute étude, il s'était engagé insensiblement à revoir le monde, à jouer et à se divertir pour passer le temps. Au commencement, cela était modéré ; mais enfin il se livra tout entier à la vanité, à l'inutilité, au plaisir et à l'amusement, sans se laisser aller cependant à aucun dérèglement. La mort de monsieur son père ne lui donna que plus de facilités et de moyens de continuer ce train de vie, mais lorsqu'il était le plus près de prendre des engagements avec le monde, de se marier et de prendre une charge (remarquons ici de nouveau la confusion de la mondanité avec la vie dans le monde), Dieu le toucha... ».

Comment Dieu toucha-t-il Pascal à ce moment-là ? Comme il avait touché Saul : par des moyens proportionnés à ces vigoureuses natures.

C'était en 1654, sept ans après sa première conversion ; il avait trente et un ans. Un jour que le jeune mondain roulait en carrosse à quatre chevaux sur le pont de Neuilly, son attelage prit le mors aux dents en un endroit où il n'y avait pas de parapet. Les chevaux de l'avant-train furent précipités, mais les rênes et les traits s'étant rompus à temps, chevaux et carrosse s'arrêtèrent court. Le futur auteur des *Provinciales* et des *Pensées* était sauvé. Le pont de Neuilly fut le chemin de Damas de Blaise Pascal.

Ce fut quelques semaines après cet accident, c'est-à-dire le 23 novembre 1654, que Dieu accorda au pénitent ce ravissement d'esprit dont le souvenir radieux resta toute sa vie secret entre Dieu et lui. C'est ici l'histoire du fameux parchemin qu'on trouva après sa mort cousu sous la doublure de son habit, et qu'il avait soin de porter toujours sur lui.

Voici le texte de ce parchemin, où Voltaire n'a voulu voir que la suite d'un ébranlement de cerveau causé par l'accident du pont de Neuilly ; que le philosophe Condorcet a baptisé du nom d'amulette mystique, et que le philosophe Cousin mentionne dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* (1814) en ces termes : L'écrit singulier qu'il traça de sa main cette nuit même.

L'an de grâce 1654

Lundi 23 novembre, jour de Saint-Clément, pape et
martyr et autres du martyrologe,
Veille de Saint-Chrysogone, martyr et autres.
Depuis environ dix heures et demie du soir
jusque environ minuit et demi.

Feu.

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,
Non des philosophes et des savants.
Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.

Dieu de Jésus-Christ

Deum meum et Deum vestrum Ton Dieu sera mon Dieu.

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.

Il ne se trouve que par les voies enseignées dans
l'Évangile.

Grandeur de l'âme humaine.

« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je
t'ai connu. »

Joie, joie, joie, pleurs de joie.

Je m'en suis séparé :

Dereliquerunt me fontem aquae vivae.

Mon Dieu, me quitterez-vous ?

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul
vrai Dieu et Celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.

Jésus-Christ

Jésus-Christ

Je m'en suis séparé ; je l'ai fui, renoncé, crucifié.

Que je n'en sois jamais séparé.

Il ne se conserve que par les voies annoncées dans
l'Évangile.
Renonciation totale et douce.

Quarante ans après la mort de Pascal, une main inconnue et amie des
fraudes pieuses, ajoutait à ce fragment les lignes suivantes :

Soumission absolue à Jésus-Christ et à mon
Directeur,
Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.
Non obliviscar sermones tuos. Amen.

Dans les articles précités de M. Victor Cousin sur le *Scepticisme de Pascal*,
nous lisons les lignes suivantes :

« Dans la soumission absolue à Jésus-Christ et à son directeur, Pascal
est là tout entier. Le doute a cédé à la toute-puissance de la grâce, mais le
doute vaincu a emporté avec lui la raison et la philosophie. »

Voilà pourtant de la malchance, ou je ne m'y connais pas. Le critique
littérateur et philosophe écrit : « Tout Pascal est dans cette phrase, » et il se
trouve, que cette phrase n'est pas de Pascal.

Où Pascal, le Pascal des *Pensées*, est déjà tout entier, c'est dans l'invoca-
tion : *Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, non pas des savants et des philosophes ! . . .*

Mais voilà précisément ce qui a blessé le docteur en philosophie de
l'Université de France : « Pascal invoque Dieu, dit M. Cousin ; mais quel
Dieu, je vous prie ? Lui-même va nous le dire dans l'écrit singulier, . . . le Dieu
d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, non pas des savants et des philosophes ! »

Quel Dieu, je vous prie ?

Pascal s'écrie : « Certitude, certitude. » M. Victor Cousin écrit deux
articles sur le *Scepticisme de Pascal*. Pascal s'écrie : « Joie, paix, pleurs de joie. »
M. Victor Cousin écrit dans la *Revue des Deux-Mondes* la phrase suivante :
« Je n'ai pas craint d'appeler la foi de Pascal une foi malheureuse, et que je
ne souhaite à aucun de mes semblables. »

C'est qu'il ne pouvait y avoir pour un philosophe comme M. Cousin ni
joie ni certitude, hors de la Faculté de Paris.

« Je te rends grâce, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, a dit Jésus-Christ, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux enfants. »

Et nous, rendons-lui grâce encore de ce que parmi ces sages et ces intelligents, on a pu compter des philosophes d'une bonne moyenne, et parmi ces simples, ces enfants et ces pauvres en esprit, quelques-uns des plus grands génies de l'humanité.

III

C'était en 1656. Il y avait vingt-cinq ans déjà que l'évêque d'Ypres, Jansénius, était mort en achevant son grand ouvrage intitulé *Augustinus* ; et jamais in-folio latin, tombant comme une bombe au sein de la chrétienté, n'avait éclaté avec tant de fracas. Le sujet du livre était la grâce selon saint Augustin ; et depuis vingt-cinq ans le monde savant disputait sur la grâce. D'un côté se trouvaient le Saint-Siège et les jésuites, la Sorbonne et le pouvoir politique ; de l'autre, la petite secte des jansénistes, qui avait fait de Port-Royal, dans ces temps si profondément troublés, la citadelle du dogme augustiniens ; disons mieux, une des citadelles de la conscience. A l'instigation des jésuites, les papes Urbain VIII et Innocent X avaient successivement condamné comme hérétiques cinq propositions tirées du livre de Jansénius. Port-Royal, tout en se soumettant à la sentence du pape en ce qui concernait le fond de la doctrine incriminée, résistait sur la question de fait, et soutenait que les cinq propositions étaient hérétiques sans doute, puisque l'Eglise en avait décidé ainsi, mais qu'elles n'étaient pas dans Jansénius. Cette concession ne put satisfaire le Saint-Siège. Innocent X répondit par une bulle condamnant non seulement ceux qui approuvaient les cinq propositions, mais ceux qui contestaient qu'elles fussent dans Jansénius.

Ce fut sur ces entrefaites que le grand Arnauld, docteur de Sorbonne et l'un des chefs de Port-Royal, publia sa *Première lettre à une personne de condition*, et sa *Seconde lettre à un duc et pair*, où il eut le tort d'affirmer que l'Evangile et les Pères nous montraient en la personne de saint Pierre un juste à qui la grâce nécessaire pour agir avait manqué.

Aussitôt tumulte en Sorbonne ; nomination de six commissaires pour examiner l'hérésie ; infusions à haute dose de moines pour déplacer la majorité ; protestation de soixante docteurs de la Sorbonne contre ces infusions ; rapport des commissaires ; discussion en Sorbonne pendant six semaines consécutives, chaque jour de huit heures et demie à midi ; condamnation de M. Arnauld, le 14 janvier 1656, sur la question de fait à la majorité de 124 voix contre 71, puis condamnation sur la question de droit, prononcée le 26 janvier.

M. Arnauld était flétri, et Port-Royal allait périr.

En vérité nous n'avons nulle idée dans le siècle où nous sommes, de l'âpreté de pareilles luttes, de ces combats de géants à propos d'un texte ou d'un lutrin. Et ceux qui nous reprochent encore, à nous autres théologiens, la fameuse *rabies theologica* commettent un anachronisme évident. J'accorde que les *rabies ecclesiasticae* ont pris la place des *theologicae*, mais, quant à ces dernières, j'en prévient le public, nous en sommes à peu près revenus ; et les théologiens contemporains ont trop de politesse dans l'âme et trop peu de dogmatique sur la conscience pour devenir enragés.

Il ne restait plus à Arnauld et à Port-Royal qu'à en appeler à l'opinion publique pour lui prouver que l'hérésie qui avait si longtemps remué la Sorbonne était au fond assez bénigne ; que le docteur Arnauld n'était pas un émissaire de l'enfer, et qu'il était plus aisé aux adversaires de fournir des moines que des raisons. Mais il fallait s'adresser au public en français, et les docteurs du temps ne savaient écrire qu'en latin.

M. Arnauld avait bien préparé une apologie dont il fit lecture à ses amis de Port-Royal, pour avoir leur sentiment. Un silence significatif fut leur seule réponse. Arnauld, qui avait de l'esprit, leur dit : « Je vois bien que vous ne trouvez pas cet écrit bon pour son effet, et je crois que vous avez raison. » Et se tournant tout d'un coup vers Pascal, alors âgé de 33 ans, l'hôte et l'ami de Port-Royal depuis sa conversion, et qui assistait à l'entretien comme *persona muta* : « Mais vous, lui dit-il, qui êtes jeune, qui êtes curieux, vous devriez faire quelque chose. »

Ce quelque chose fut les *Provinciales*.

C'est Vinet, je crois, qui a fait la remarque que tous les vrais chefs-d'œuvre littéraires ont été des écrits de circonstance : c'est-à-dire des actions

en même temps que des écrits. Je crois que cette thèse pourrait se soutenir, par exemple, à l'égard de tous les écrits du Nouveau Testament. Quoiqu'il en soit, nous venons de le voir, les *Provinciales* ou, selon leur titre primitif, les *Lettres à un Provincial* répondaient à ce postulat. Elles furent un acte et un acte de bravoure ; car le jeune écrivain qui, sous le pseudonyme de Louis de Montalte, décochait de semaine en semaine les *petites lettres* contre les puissants du jour, s'exposait à d'autres représailles certes que des censures en latin. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler que l'un de ces jésuites malmenés était le Rév. P. Annat, confesseur de Louis XIV ; et ce monarque devait commencer son règne en ordonnant, en 1660, en son Conseil, que *le dit livre serait remis par devers le sieur Daubray, lieutenant civil au Châtelet de Paris, pour, à la diligence du procureur du roy, le faire lacérer et brûler à la Croix du Tiroir par les mains de l'exécuteur de la haute justice.*

Les *Provinciales* de Pascal, brûlées en plein Paris et en plein règne de Louis XIV, et sur l'ordre du roi, par les mains du bourreau : voilà un trait que Voltaire a certainement négligé dans son histoire du grand siècle.

Ces circonstances prêtent toute leur valeur et toute leur grandeur à ces paroles, déjà si belles en elles-mêmes, qui datent sans doute des derniers temps de la vie de Pascal, mais qui marquent bien l'esprit dans lequel il avait pris la plume : « Le silence est la plus grande persécution. Jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation ; mais ce n'est pas des arrêts du Conseil qu'il faut apprendre si l'on est appelé ; c'est de la nécessité de parler. »

« Si ceux-là se taisent, les pierres parleront. »

« Si ce que je dis ne sert à vous éclaircir, il servira au peuple. »

Je souligne ces derniers mots, car ils m'importent et me touchent. Il est reconnu dans tous les cours de littérature que Pascal a créé, en écrivant les *Provinciales*, la prose classique française, comme Luther a créé la prose allemande par sa traduction de la Bible ; et il est déjà intéressant de constater que, soit en Allemagne, soit en France, c'est la conscience religieuse et chrétienne, c'est-à-dire la plus haute des nécessités de parler, qui a créé la langue.

Mais pourquoi la langue théologique n'était-elle pas née encore ? C'est que les hautes questions de la théologie passaient pour être le privilège des

docteurs, tout comme le service de Dieu était réservé aux prêtres et aux religieux et que le peuple n'en avait point affaire. C'est sous le couvert du latin que les jésuites avaient pu, depuis de longues années, distiller leur venin dans de gros in-folio, sans que personne ne se doutât du danger qu'ils faisaient courir à la chrétienté. Le latin servait aux jésuites, comme les ténèbres au malfaiteur. Pascal se rendit clairement compte de la révolution morale qu'il allait faire en écrivant des choses sérieuses dans la langue de tout le monde. Il a fait et voulu faire de la théologie pour les femmes, et en cela, il a été protestant et réformateur.

« On me demande, disait-il dans une conversation particulière qui nous a été conservée par sa nièce, Mademoiselle Périer, on me demande pourquoi j'ai employé un style agréable, railleur et divertissant. Je réponds que si j'avais écrit d'un style dogmatique, il n'y aurait eu que les savants qui l'auraient lu, et ceux-là n'en avaient pas besoin, en sachant autant que moi là-dessus ; ainsi j'ai cru qu'il fallait écrire d'une manière propre à faire lire mes lettres par les femmes et les gens du monde, afin qu'ils connussent le danger de toutes ces maximes et de toutes ces propositions qui se répandaient alors partout, et auxquelles on se laissait facilement persuader. »

Le dessein de Pascal réussit au delà de toute attente. Les *Lettres écrites à un Provincial* par Louis de Montalte, chacune de quatre pages d'impression, les *Petites lettres* imprimées en cachette et lancées dans le public par des mains habiles et inconnues, firent aussitôt fureur chez les femmes et chez les gens du monde auxquelles elles étaient destinées, en même temps qu'elles portaient à son maximum d'intensité la fureur impuissante des docteurs de Sorbonne.

Il est intéressant de remarquer que ce ne fut point tout d'abord aux jésuites que Pascal en voulait, ni à leur morale, qu'il ne connaissait point encore. Il n'y a eu chez l'auteur ni longue préméditation, ni parti pris à l'endroit de cette société, comme on le lui a reproché. Encore une fois, son œuvre ne devait pas être le résultat d'un travail de cabinet ; elle dut répondre, elle répondit au fur et à mesure aux nécessités du moment. Dans les trois premières lettres, le correspondant du *Provincial* qui se donne pour un spectateur désintéressé de ce qui se passe à Paris, met aux prises

les molinistes avec les jacobins ou nouveaux thomistes, sur les questions débattues alors avec tant d'acharnement, et il découvre, avec effort et non sans surprise, que tous ces ordres, en désaccord sur le fond des choses, ne s'accordaient que sur les mots, pour pouvoir de concert accabler les jansénistes, leurs communs adversaires.

Mais si plaisants que nous paraissent déjà tous ces docteurs scolastiques dans leurs subtilités et leurs passions, le génie de l'auteur n'eût pas tardé à s'ensabler dans ces régions arides du *pouvoir prochain*, de la *grâce suffisante* et de la *grâce efficace*, pour être abandonné du public un moment charmé, s'il n'eût rencontré chemin faisant une nouvelle veine bien autrement féconde que les débats de la Sorbonne.

Pascal s'était mis, tout en composant les trois premières lettres, à lire Escobar, le principal des auteurs jésuites ; il chargea ses amis de Port-Royal d'étudier les autres de leur côté, en lui communiquant leurs extraits, et il fut aussi épouvanté que surpris de toutes les énormités qu'il y trouva.

Aussi, dès la quatrième *Provinciale*, change-t-il de front et de tactique.

« Il n'est rien de tel que les jésuites, ainsi commence-t-elle ; j'ai bien vu des jacobins, des docteurs et de toute sorte de gens, mais une pareille visite manquait à mon instruction. Les autres ne font que copier. Les choses valent toujours mieux dans leur source. »

Mais pour attaquer les jésuites, il fallait les démasquer, car, personne, je le répète, hors quelques érudits, ne les connaissait, et pour que les gens du monde consentissent à prendre intérêt aux opinions et aux maximes de gens aussi peu intéressants, il fallait les rendre plaisants.

C'était peut-être plus difficile qu'il ne nous le semble, à lire les *Provinciales*. N'est pas plaisant qui veut, et il ne suffit pas d'être jésuite, moine ou philosophe à rabat pour le devenir. Quant aux positivistes, socialistes et nihilistes, je ne les trouve pas plaisants du tout, et je doute que la philosophie de *l'Inconscient* de M. Hartmann fasse jamais rire personne. Peut-être en eussions-nous dit autant d'Escobar, si nous l'avions lu avant les *Provinciales*. Un de mes amis, qui a eu la curiosité de le feuilleter, me disait qu'il lui avait fallu du temps pour y trouver matière à scandale ; et certainement il ne fallut rien moins que le génie d'un Pascal pour faire jaillir la haute comédie de ces arcanes infectes.

Sainte-Beuve, dans son histoire de Port-Royal, associe le Tartuffe au jésuite de Pascal. Je me permets de vous demander si le Tartuffe vous a jamais fait rire tout de bon. Je trouve que ce personnage aime trop manifestement les bons déjeuners, qu'il est trop pressé, trop vilain, trop cru, trop peu dupe de lui-même, trop peu naïf et trop peu théologien, trop sinistre en un mot, pour être franchement comique. Je lui voudrais voir quelques in-folio de *theologia moralis sous le bras*. Le jésuite de Pascal a tout cela et autre chose encore, et ce sera son éternel honneur et son éternel châtement que de s'être donné tant de mal pour contenter tout ensemble Dieu, le monde et le peu de conscience qui lui restait encore.

Le correspondant du *Provincial* lui écrit dans la cinquième lettre : « Voici ce que je vous ai promis ; voici les premiers traits de la morale de ces bons pères jésuites, de ces hommes éminents en doctrine et en sagesse, qui sont tous conduits par la sagesse divine, qui est plus assurée que toute la philosophie. Vous pensez peut-être que je raille. Je le dis sérieusement, ou plutôt ce sont eux-mêmes qui le disent dans leur livre intitulé : *Imago primi sæculi*. Je ne fais que copier leurs paroles, aussi bien que dans la suite de cet éloge : « C'est une société d'hommes ou plutôt d'anges qui a été prédite par Esaïe en ces paroles : Allez, anges prompts et légers ! » La prophétie n'en est-elle pas claire ? « Ce sont des esprits d'aigles, ... c'est une troupe de phénix, un auteur ayant montré depuis peu qu'il y en a plusieurs. Ils ont changé la face de la chrétienté ». Il le faut croire, puisqu'ils le disent. »

« Et Escobar, mon père ? Quoi, vous ne savez pas qui est Escobar de notre société, qui a compilé cette Théologie morale de vingt-quatre de nos pères ; sur quoi il fait dans la préface (où il y a une image de l'agneau), une allégorie de ce livre à celui de l'Apocalypse qui était scellé de sept sceaux ; et il dit que Jésus l'offre ainsi scellé aux quatre animaux : Suarez, Vasquez, Molina, Valentia, en présence de vingt-quatre jésuites qui représentent les vingt-quatre vieillards. »

On le voit, les jésuites du temps étaient encore naïfs et point dégoûtés, tout prêts à prendre au sérieux le propos qu'un certain M. Hallier, plus tard jésuite lui-même, avait tenu sur le père Bauny : « Voilà l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde ! »

C'était pourtant cela : ils ôtaient les péchés du monde. Il n'y avait plus

de péchés là où Escobar, Vasquez, Filiutius, Bauny avaient passé. Tous les crimes, jusqu'à l'assassinat, et toutes les vertus les plus nécessaires au chrétien s'évanouissaient au souffle de ces révérends, ou même d'un seul d'entre eux ; car il suffisait de l'opinion d'un seul docteur *grave*, jésuite, bien entendu, pour rendre probable et même sûre toute opinion, et il suffisait de la direction d'intention pour rendre bonne toute manière d'agir. Que dire de plus que ceci, que les jésuites avaient fini par enseigner qu'une des grâces faites par Jésus-Christ aux membres de la nouvelle alliance, était de les avoir relevés de l'obligation d'aimer Dieu !

Je ferai quelques courts extraits de cette première partie des *Provinciales*, que nous pourrions appeler l'enquête, et qui s'étend de la quatrième à la onzième. Je les tire de la neuvième :

« Je crois, dit le bon père, vous avoir ouvert des moyens d'assurer son salut assez faciles, assez sûrs et en assez grand nombre ; mais nos pères souhaiteraient bien qu'on n'en demeurât pas à ce premier degré, où l'on ne fait que ce qui est exactement nécessaire pour le salut. Comme ils aspirent sans cesse à la plus grande gloire de Dieu, ils voudraient élever les hommes à une vie plus pieuse. Et parce que les gens du monde sont d'ordinaire détournés de la dévotion par l'étrange idée qu'on leur en a donnée, nous avons cru qu'il était d'une extrême importance de détruire ce premier obstacle ; et c'est en quoi le père Le Moine a acquis beaucoup de réputation par le livre de la Dévotion aisée, qu'il a fait à ce dessein.

Ecoutez-le : « Je ne nie pas qu'il ne se voie des dévots qui sont pâles et mélancoliques de leur complexion, qui aiment le silence et la retraite, et qui n'ont que du flegme dans les veines et de la terre sur le visage. Mais il s'en voit aussi d'autres qui sont d'une complexion plus heureuse, et qui ont abondance de cette humeur douce et chaude et de ce sang bénin et rectifié qui fait la joie. »

Quant au dévot sauvage et farouche, voici quelques traits de la description que le père Le Moine en a faite au septième livre de ses peintures morales :

« Il est sans yeux pour les beautés de l'art et de la nature. Il croirait s'être chargé de quelque fardeau incommode, s'il avait pris quelque matière de plaisir pour soi. Les jours de fête, il se retire parmi les morts. Il s'aime mieux

dans un tronc d'arbre ou dans une grotte que dans un palais ou sur un trône. Quant aux affronts et aux injures, il y est aussi insensible que s'il avait des yeux et des oreilles de statue. L'honneur et la gloire sont des idoles qu'il ne connaît pas, et pour lesquelles il n'a point d'encens à offrir. Une belle personne lui est un spectre. Et ces visages impérieux et souverains, ces agréables tyrans qui font partout des esclaves volontaires et sans chaînes, ont le même pouvoir sur ses yeux que le soleil sur ceux des hiboux... » Mon révérend père, je vous assure que si vous ne m'aviez dit que le père Le Moine est l'auteur de cette peinture, j'aurais dit que c'eût été quelque impie qui l'aurait faite, à dessein de tourner, les saints en ridicule. »

Ici, j'arrête un instant l'auteur des *Provinciales*. Je n'ai certes nulle envie de suivre la « dévotion aisée », ni aucun faible pour le père Le Moine. Mais il faut reconnaître que si les dévots du temps, les saints de Port-Royal, et Pascal lui-même, avaient mieux compris et mieux pratiqué la sainte liberté des enfants de Dieu, s'il eût été donné à tous ces hommes si pieux et si grands de reconnaître que le christianisme est le médecin et non l'ennemi de la nature humaine, que la jouissance chrétienne qu'ils proscrivaient n'est que le vêtement de la joie chrétienne qu'ils possédaient, le père Le Moine aurait peut-être manqué d'originaux pour ses peintures morales ; et il est certain que s'il n'avait eu sous les yeux que des chrétiens comme les Luther, les Zinzendorf et les Gasparin, il ne les aurait pas même imaginés.

Je ne vous citerai pas « les maximes pleines de consolations pour les ambitieux, » ni les doctrines « bien douces pour les avarés, » dont Escobar fut l'auteur. Quel péché voulez-vous ? Voulez-vous la paresse ? Voulez-vous la gourmandise, pour vous convaincre que jusqu'ici « vous ne vous connaissiez guère en péchés ? » Voulez-vous l'avis du grand père Garasse sur la bonne opinion qu'on peut avoir de soi-même, et qui, selon lui, est un don de Dieu ?

Abrégeons et passons à l'envie.

« Et l'envie, sera-t-elle plus difficile à excuser ?

— Ceci est plus délicat, dit le père.

Il faut user de la distinction du père Bauny, dans sa somme des péchés. Car son sentiment, chapitre VII, page 123 de la cinquième et de la sixième édition, est que l'envie du bien spirituel du prochain est mortelle, mais que

l'envie du bien temporel n'est que vénielle.

— Et par quelle raison, mon père ?

— Ecoutez-le, me dit-il : car le bien qui se trouve ès choses temporelles est si mince, et de si peu de conséquence pour le ciel, qu'il est de nulle considération devant Dieu et ses saints.

— Mais, mon père, si ce bien est si mince et de si petite considération, comment permettez-vous de tuer les hommes pour le conserver ?

— Vous prenez mal les choses, dit le père ; on vous dit que le bien est de nulle considération devant Dieu, mais non pas devant les hommes.

— Je ne pensais pas cela, lui dis-je, et j'espère que, par ces distinctions-là, il ne restera plus de péchés au monde . . .

Cela suffit sur ce sujet, et je veux maintenant vous parler des facilités que nous avons apportées pour faire éviter les péchés dans les conversations et dans les intrigues du monde. Une chose des plus embarrassantes qui s'y trouve est d'éviter le mensonge, et surtout quand on voudrait bien faire accroire une chose fausse. C'est à quoi sert admirablement notre doctrine des équivoques, par laquelle il est permis d'user de termes ambigus en les faisant entendre en un autre sens qu'on ne les entend soi-même, comme dit Sanchez. . . On peut jurer, dit-il encore, qu'on n'a pas fait une chose, quoiqu'on l'ait faite effectivement, en entendant en soi-même qu'on ne l'a pas faite un certain jour, ou avant qu'on fût né, ou en sous-entendant quelque autre circonstance pareille, sans que les paroles dont on se sert aient aucun sens qui le puisse faire connaître. Et cela est fort commode en beaucoup de rencontres, et est toujours très juste, quand cela est nécessaire ou utile pour la santé, l'honneur ou le bien.

— Comment, mon père, et n'est-ce pas là un mensonge, et même un parjure ?

— Non, dit le père. Sanchez le prouve au même lieu, et notre père Filiutius aussi, parce, dit-il, que c'est l'intention qui règle la qualité de l'action. Et il y donne encore un autre moyen plus sûr d'éviter le mensonge. C'est qu'après avoir dit tout haut : Je jure que je n'ai point fait cela ! on ajoute tout bas : Aujourd'hui ; ou qu'après avoir dit tout haut : Je jure, on dise tout bas : Que je dis, et qu'on continue ensuite tout haut : Que je n'ai point fait cela. Vous voyez bien que c'est dire la vérité.

— Je l'avoue, lui dis-je ; mais nous trouverions peut-être que c'est dire la vérité tout bas, et un mensonge tout haut ; outre que je craindrais que bien des gens n'eussent pas assez de présence d'esprit pour se servir de ces méthodes. »

Est-il permis à un chrétien de rire et de faire rire aux dépens d'un jésuite ? Grave question qu'un homme comme Pascal, si sévère envers lui-même et d'une conscience si délicate, a dû se poser, et que d'autres, amis et adversaires, lui ont posée également.

L'auteur des *Provinciales* a donc fait sur ce point un examen de conscience, à la suite duquel il n'a pas hésité à répondre : oui, cela est permis ; cela peut même être commandé, et les exemples des prophètes, de Jésus-Christ et de Dieu même le démontrent. (Comparez Psaumes 2 :4 ; Proverbes 3 :34.)

Vous-même, peut-être, donnerez tort à Pascal. Car vous êtes de ces âmes charitables qui voudraient n'ouïr jamais que le son doux et subtil, et ne voir la vérité que débonnaire, confite et désarmée. Toute polémique, même au service de la cause de Dieu, leur paraît être du Malin, et elles ne se sont jamais dit que si Josué n'avait pas fait de polémique, Jésus-Christ n'eût pas pu naître en Terre-Sainte.

Et puis, de grâce, tous ces révérends Pères étaient tellement divertissants, quand ils n'étaient pas odieux, qu'il eût été dommage vraiment que tout cela fut perdu.

« Et quand on trouve dans vos maximes, lit-on dans la onzième lettre, qu'un prêtre qui a reçu de l'argent pour dire une messe, peut outre cela en prendre d'autres personnes, en leur cédant toute la part qu'il a au sacrifice ; ou qu'on satisfait au précepte d'ouïr la messe en entendant quatre quarts de messe à la fois de différents prêtres ; lors, dis-je, qu'on entend ces décisions, et autres semblables, il est impossible que cette surprise ne fasse rire, parce que rien n'y porte davantage qu'une disproportion si surprenante entre ce qu'on attend et ce qu'on voit. »

Ne vous semble-t-il pas avoir surpris ici le grave auteur de tant de pages étincelantes, qui égalaient depuis deux siècles tous les esprits cultivés, en flagrant délit de gaîté intime ? Le voilà qui rit, cette fois-ci, le grand Pascal, l'austère habitant de Port-Royal, qui rit sans la permission des prophètes, des Pères de l'Eglise et des saints, un peu comme Nicole, la servante de

M. Jourdain, qui riait parce qu'elle ne pouvait plus se tenir. Mais c'est ici aussi que nous saisissons la différence entre Jésus-Christ, l'adversaire implacable des jésuites de Jérusalem, et Pascal, l'adversaire des pharisiens de Rome. Ah ! je ne viens pas faire ici pédantesquement le procès à l'auteur des *Provinciales* au point de vue de la stricte morale des saints accomplis, ni vous dire gravement, à l'instar de Perrin Dandin : Ecrivez qu'il a ri. Je crois bien que, quand l'ironie est dans les choses, il est permis, pour ne pas dire commandé, de la transporter dans le discours. Le méchant fait une œuvre qui le trompe, et Dieu a voulu qu'il fût livré non pas seulement au mal qu'il aime, mais à la risée, qui est la seule chose qu'il redoute. Montrez-lui qu'il est odieux, il vous trouvera naïf ; mais que la vérité réussisse à mettre les derniers rieurs de son côté, il se dira pour la première fois qu'il a trouvé avec qui compter.

Il y avait une sainte ironie dans les paroles d'Elie aux prophètes de Baal, et dans cette question de Jésus-Christ aux Juifs, qui était en même temps une réponse : « J'ai fait plusieurs bonnes œuvres de la part de mon Père : pour laquelle me lapidez-vous ? » ou encore dans ces apostrophes aux pharisiens : « Vous dévorez les maisons des veuves, sous prétexte de faire de longues prières. Vous dites : Si quelqu'un jure par le temple, cela n'est rien ; mais celui qui aura juré par l'or du temple, il est obligé. »

Les maximes des pharisiens eussent pu devenir entre de bonnes mains, pour le moins aussi gaies que celles des jésuites. Mais l'ironie de Jésus-Christ n'a jamais été ni gaie ni amère ; elle a été douloureuse, sainte et toute sainte. Au plus fort de la polémique, Jésus-Christ n'a jamais ri, ni raillé, et c'est à ce trait que nous reconnaissons le saint parfait.

Une autre question s'est sans doute présentée à vous, à l'ouïe des énormités d'Escobar et autres : est-il possible que la nature humaine, que la conscience humaine soit jamais tombée aussi bas entre les mains de docteurs *graves* ? Je ne demande plus maintenant si la morale des jésuites est en soi plus coupable ou plus monstrueuse que celle des positivistes de nos jours. Je l'ignore ; mais je dis que l'une de ces morales s'explique, et que l'autre ne s'explique pas. S'il est reconnu que je descends d'un anthropoïde et que je suis cousin du singe, il ne me reste plus qu'à faire dégringoler de sa branche mon semblable qui me fait des grimaces, pour me mettre à sa

place. Cela est simple, conséquent, naturel. Je n'aperçois pas là de problème psychologique. Mais que des religieux aient gravement entrepris de jouer avec Dieu et de tricher au jeu, de lui présenter de fausses additions, de jouer à cache-cache avec leur conscience ; puis aient écrit ces choses, en latin, dans des livres, dans des sommes, qu'ils aient publié ces livres et ces sommes, et qu'ils en aient fait de nouvelles éditions, voilà ce que j'appelle le mystère d'iniquité ; et je dis le mystère, parce que, encore une fois, je n'y comprends rien.

Passé la dixième *Provinciale* l'enquête est terminée ; les assises sont ouvertes ; le réquisitoire va commencer. Le Provincial, le bon père qui a fait si longtemps, avec tant de complaisance et un brin de niaiserie, les honneurs de la sainte maison, a disparu ; la fiction dramatique est emportée par l'impétuosité de l'émotion. Pascal s'adresse dès maintenant directement à l'adversaire : « Mes révérends pères, je n'ai fait encore que me jouer, et vous montrer plutôt les blessures qu'on peut vous faire, que je ne vous en ai fait. »

Aussitôt la colère longtemps contenue éclate et déborde comme une lave. Chaque nouveau mensonge, chaque nouvelle calomnie des révérends pères leur est promptement renvoyée dans un nouvel éclair. Les jésuites avaient accusé l'auteur encore inconnu des *Provinciales*, de s'être moqué des choses saintes : « En vérité, mes Pères, il y a bien de la différence entre rire de la religion et rire de ceux qui la profanent par leurs opinions extravagantes. Ce serait une impiété de manquer de respect pour les vérités que Dieu a révélées, mais ce serait une autre impiété que de manquer de mépris pour les faussetés que l'esprit de l'homme leur oppose. »

Dieu a-t-il besoin de vos mensonges ? *Mentiris impudentissime !* C'est Pascal qui le premier a forgé ces traits enflammés, destinés à aller s'égarer, en 1870, dans les mains débiles du père Gratry.

Les jésuites avaient accusé également les filles de Port-Royal de profaner le sacrement de l'autel. Ce fut bien le cas de dire : Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose ; car il en est resté cette page de la seizième lettre :

« O grands vénérateurs de ce saint mystère, dont le zèle s'emploie à persécuter ceux qui l'honorent par tant de communions saintes, et à flatter

ceux qui le déshonorent par tant de communions sacrilèges ! Qu'il est digne de ces défenseurs d'un si pur et si adorable sacrifice de faire environner la table de Jésus-Christ de pécheurs envieux, tout sortant de leurs infamies, et de placer au milieu d'eux un prêtre que son confesseur même envoie de ses impudicités à l'autel pour y offrir, en la place de Jésus-Christ, cette victime toute sainte au Dieu de sainteté, et la porter de ses mains souillées en ces bouches toutes souillées ! Ne sied-il pas bien à ceux qui pratiquent cette conduite par toute la terre, selon des maximes approuvées de leur propre général, d'imputer à l'auteur de la *Fréquente communion* et aux filles du saint sacrement de ne pas croire le saint sacrement ?...

« Cruels et lâches persécuteurs ! faut-il donc que les cloîtres les plus retirés ne soient pas des asiles contre vos calomnies ! Pendant que ces saintes vierges adorent nuit et jour Jésus-Christ au saint sacrement, selon leur institution, vous ne cessez nuit et jour de publier qu'elles ne croient pas qu'il soit ni dans l'Eucharistie, ni même à la droite de son Père, et vous les retranchez publiquement de l'Eglise, pendant qu'elles prient dans le secret pour vous et pour toute l'Eglise. Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre. Mais Jésus-Christ en qui elles sont cachées pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute et répond pour elles. On l'entend aujourd'hui cette voix sainte et terrible, qui étonne la nature⁴ et qui console l'Eglise. Et je crains, mes pères, que ceux qui endurent leurs cœurs, et qui refusent avec opiniâtreté de l'ouïr, quand il parle en Dieu, ne soient forcés de l'ouïr avec effroi, quand il leur parlera en juge. »

Quelle scène plus terrifiante que celle-ci pouvait être évoquée en moins de mots. « Que peut-on conclure (des diversités d'opinion de Vasquez et de Lessius sur l'aumône), si ce n'est qu'au dernier jour Vasquez condamnera Lessius sur ce point, comme Lessius condamnera Vasquez sur un autre, et que tous vos auteurs s'élèveront en jugement les uns contre les autres pour se condamner réciproquement dans leurs effroyables excès contre la loi de Jésus-Christ ? »

Les jésuites étaient assommés, et ils restèrent quarante ans sans répondre, jusqu'à ce qu'il fut, donné au père Daniel, à la fin du siècle, de

4. Allusion probable au miracle de la Sainte-Epine.

relever le gant sans paraître par trop ridicule. Dans notre siècle, le Veuillot savoyard, le comte Joseph de Maistre, a appelé les *Provinciales* : les belles menteuses, parce qu'il avait cru y trouver une ou deux citations peut-être un peu plus jolies que l'original jésuite. La vérité est que Pascal n'avait touché que trop juste, et était bien loin d'avoir tout dit. Il n'avait trié et cueilli que quelques épis dans une ample moisson, et en avait abandonné une foule d'autres à droite et à gauche, faute de place. La loyauté de l'auteur ne saurait être suspectée. Pascal lui-même affirme qu'il avait lu *Escobar* deux fois d'un bout à l'autre, et qu'il n'avait jamais fait usage d'un passage qui lui était désigné par ses collaborateurs et amis de Port-Royal, sans l'avoir relu dans l'original, en même temps que le contexte, pour s'assurer qu'il ne faisait pas tort à l'auteur. Appelé vers la fin de sa vie à se prononcer sur les *Provinciales*, il déclara que, bien loin de les regretter, il les eût faites encore plus fortes.

Mais si les jésuites ne pouvaient répondre, ils pouvaient se venger. Les *Provinciales* furent, comme nous l'avons dit, brûlées par la main du bourreau ; les hommes de Port-Royal furent persécutés et bannis. L'illustre monastère fut rasé par ordre du roi, et aujourd'hui son lieu même se reconnaît à peine.

Mais dans le XVIII^e siècle, ce fut le tour des jésuites de souffrir pour leur cause. Les *Provinciales* portaient coup cent ans plus tard. Les jésuites, abandonnés par les papes, furent persécutés et traqués par les gouvernements. Pombal, ministre de Portugal, disait, il y a cent ans, en montrant une tour : « Tout y pourrit ; les jésuites seuls s'y conservent ! » Et ils se sont conservés, en effet, car il n'est rien de tel pour conserver et faire fructifier les idées, bonnes ou mauvaises, que de les mettre en prison.

Il y a quelques années que M. Paul Bert a voulu, lui aussi, faire ses *Provinciales*, enrichies et complétées, avec moins de danger toutefois que Louis de Montalte, et même avec plus de succès, car elles lui valurent le portefeuille de l'instruction publique. La France républicaine de 1881 a voulu montrer par là qu'elle était aussi habile à produire des raisons que des gendarmes. Eh bien ! je dis que des politiques et des savants, qui tiennent la conscience pour un simple produit chimique, sont mal venus à en appeler à la conscience publique ; que, pour confondre les jésuites, il

faudrait être beaucoup meilleurs qu'eux, et pour les vaincre, plus habiles.

Revenons à Pascal. A l'époque de la composition des *Provinciales*, il était catholique et ultramontain. S'il contestait au pape l'infaillibilité dans les questions de fait, c'était pour la sauver en matière de doctrine. Il n'avait pas compris que le jésuitisme n'était que l'excroissance du système catholique tout entier, la « petite corne » de Rome, comme le pharisaïsme avait été la « petite corne » de Jérusalem. Avec quelle horreur l'auteur des *Provinciales* ne parle-t-il pas de l'hérésie de Genève, du schisme de Luther et de Calvin ! Il met sans hésitation cette hérésie et ce schisme au rang des plus grands crimes. Ce grand homme, ce grand chrétien n'a donc rien compris à la plus grande œuvre que Dieu ait accomplie depuis les temps des apôtres. Autre mystère, à ajouter à celui du jésuitisme lui-même ! Pascal et Port-Royal nourrissent l'illusion que Rome et le Saint-Siège, surpris un moment par les mensonges des jésuites, finiraient par se déclarer pour les partisans de la doctrine de la grâce contre leurs habiles adversaires, et ils ne comprirent pas à temps qu'à se cramponner aux flancs d'une Eglise qui vous foudroie, il y a tout à perdre, même l'honneur.

Rome parla, et il fut évident que c'étaient les jésuites qui parlaient par elle. Dès ce moment, Pascal, l'ami de la vérité, pouvait bien être encore catholique ; il ne pouvait plus être ultramontain. C'est dans cette dernière phase de sa carrière qu'il a laissé tomber de sa plume, au milieu de ses souffrances, ces lignes tristes et fières :

« Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. C'est à ton tribunal que j'en appelle, ô Jésus-Christ ! *Ad tuum, domine Jesu, tribunal appello !* »

En 1661, le Saint-Siège exigea, pour terminer la longue dispute ouverte par le livre de Jansénius, que Port-Royal signât une formule de soumission dont les termes avaient été soigneusement triés, comme il arrive en cas pareil, pour contenter tout le monde, excepté les consciences droites.

« N'ayant rien de si précieux que la foi, faisait-on dire aux Jansénistes, nous embrassons sincèrement et de cœur tout ce que les papes en ont décidé. »

Les plus illustres de Port-Royal, Arnauld, Nicole, Sacy étaient disposés à céder pour gain de paix, s'imaginant ne faire en cela qu'une capitulation

honorable. C'est alors que Pascal et sa sœur Jacqueline se relevèrent de toute la hauteur de la conscience.

Jacqueline écrivit à la sœur d'Arnauld ces paroles mémorables : « Je ne puis pas dissimuler la douleur qui me perce jusqu'au fond du cœur de voir que les seules personnes à qui il semblait que Dieu eût confié sa vérité, lui soient si infidèles que de n'avoir pas le courage de s'exposer à souffrir, quand ce devrait être la mort, pour la confesser hautement. . . Je sais bien qu'on dit que ce n'est pas à des filles à défendre la vérité, quoiqu'on pût dire, par une triste rencontre du temps et du renversement où nous sommes, que puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques. Mais si ce n'est pas à nous à défendre la vérité, c'est à nous à mourir pour la vérité. . . » Et ces dernières paroles n'étaient pas vaines. Jacqueline mourut, en effet, des suites de cet ébranlement, le 4 novembre 1661, à l'âge de trente-six ans.

Et Pascal, que fit-il dans « ces tristes rencontres et en ces renversements des choses ? » Sa nièce, Mademoiselle Périer, nous l'a raconté : « Lui qui aimait la vérité par-dessus tout, qui d'ailleurs était accablé d'un mal de tête continuel, il se sentit tout-à-coup pénétré de douleur, sans parole et sans connaissance. Après les premiers soins qui le firent revenir, et lorsque tous ces messieurs du dehors se furent retirés, Mademoiselle Périer lui demanda ce qui lui avait causé cet accident. « Quand j'ai vu, répondit-il, toutes ces personnes-là, que je regardais comme étant ceux à qui Dieu avait fait connaître la vérité, et qui devraient en être les défenseurs, quand je les ai vus s'ébranler et donner les mains à la chute, je vous avoue que j'ai été saisi d'une telle douleur que je n'ai pas pu le soutenir et il a fallu y succomber. »

Cette double scène a arraché à Sainte-Beuve lui-même un cri d'admiration :

« Agonie sainte ! Conçoit-on rien de plus admirable que cette si vive, si délicate et si vulnérable tendresse pour la vérité, au cœur de si fermes et si invincibles intelligences ? La sœur en meurt ; le frère en tombe à terre sans connaissance. Fontenelle, Goethe et Talleyrand n'ont jamais eu de ces syncopes-là ! »
